



Joseph Ndwaniye

# EN QUÊTE DE NOS ANCÊTRES

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



L'auteur remercie la SACD  
qui a permis son voyage en Bolivie



Photographie de couverture : Joseph Ndwaniye  
Mise en page : Mélanie Dufour  
© Les Impressions Nouvelles – 2021  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Joseph Ndwaniye

EN QUÊTE  
DE NOS ANCÊTRES

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



*À mes trois amours qui m'inspirent au quotidien.*



« *El negrito de la buena suerte.* »

Le petit nègre de la chance : c'est par ces mots qu'une nuée d'enfants accueille Antoine lorsqu'il foule la place principale de Tarija, dans le sud de la Bolivie.

\*

Trois jours plus tôt, Eugène Sembeba, le père d'Antoine, et Daphrose Uzamukunda, sa mère, l'ont déposé à l'aéroport de Zaventem vers six heures du matin. Comme il était en avance, son père est allé à la recherche d'un coin calme où faire une prière.

Il savait jongler entre sa fonction de médecin et celle de pasteur. Après la spécialisation en ophtalmologie, il avait souhaité poursuivre sa carrière en Belgique. Mais son rêve s'était heurté à la réalité implacable de l'administration. Son diplôme étant obtenu à titre scientifique et non à titre légal, il n'avait pas été autorisé à exercer sa spécialité. Fatigué des longues procédures stériles, il avait décidé d'ouvrir un cabinet de médecine générale dans les Marolles, un quartier populaire de Bruxelles, où il passait autant de temps à écouter les problèmes du quartier qu'à ausculter les poumons de ses patients. Dans la foulée, il fonda *L'Église de l'égalité des chances*, un lieu de prière pour ressortissants africains, amis du *doc-pasteur*. Les natifs du quartier finirent par rejoindre les fidèles d'origine africaine pour chanter avec eux les louanges et les cantiques au son des tambours. Ils ne

comprenaient pas forcément les paroles et ne maîtrisaient pas le rythme, mais ce qui comptait le plus pour eux c'était l'ambiance festive qui régnait dans l'ancien garage reconverti en temple. Antoine attendait impatientement ce rendez-vous du dimanche où, pendant que les aînés célébraient le culte, une fête était organisée pour les enfants. Petit à petit, des fidèles de plus en plus nombreux, à la recherche d'une parole apaisante ou simplement d'un café chaud, poussèrent la porte. La politique et la question de l'exil s'invitaient au milieu de la liturgie jusqu'à en devenir le fil conducteur. Entre temps, la région des Grands Lacs s'était embrasée suite au génocide des Tutsi du Rwanda en avril 1994. Les points de vue parfois inconciliables sur la part des responsabilités des uns et des autres dans cette tragédie ne manquaient pas d'électriser les discussions qui suivaient le culte. Les adultes se rassemblaient autour d'un thé, d'un café et des gâteaux préparés par les femmes de la communauté. Cela se terminait toujours par un pardon mutuel entre les enfants de Dieu. Eugène *le doc* était parvenu à créer une communauté à défaut d'être parvenu à intégrer la communauté des médecins spécialistes de son pays adoptif. Pensait-il que la création de cette communauté l'élèverait au niveau de ceux-là mêmes qui un siècle auparavant étaient venus évangéliser son pays? Cherchait-il dans le regard des fidèles européens la validation de ce qu'il était vraiment? Comment aurait-il été accueilli s'il avait choisi de les initier à la religion de ses ancêtres?

Autant l'église était le terrain de jeu préféré d'Antoine quand il était enfant, autant il développa une

sorte de rébellion à l'adolescence, préférant le reggae jamaïcain aux versets bibliques psalmodiés au culte du dimanche. En grandissant dans le milieu multiculturel du quartier des Marolles, il avait acquis la conviction qu'il n'y avait pas de différence entre les dieux, quels qu'ils soient. Chaque croyant essayait de confier sa petite vie et tout ce qu'il ne pouvait réaliser lui-même à quelqu'un voire quelque chose d'inaccessible.

Pour cette prière avant le départ d'Antoine, la famille s'est installée dans l'aérogare grouillant de monde entre un fast-food et un magasin de journaux. Assis dos aux passants et enfermé dans sa bulle, le père a lu et commenté un passage biblique choisi avec soin pour l'occasion.

– Fais attention à toi, mon fils. Reviens vite, a dit Daphrose sur un ton dramatique, comme si elle pressentait un départ définitif.

– Bien sûr qu'il reviendra vite, a répliqué Eugène, impassible. Son avenir se trouve ici.

Antoine avait toujours connu son père comme ça, flegmatique, il s'adressait toujours à lui avec une certaine dureté. Il avait fini par comprendre que c'était un héritage culturel. Un père se devait de rester imperturbable devant son fils, en toutes circonstances. Garder son flegme pour ne pas paraître faible aux yeux de son enfant. Manger ses émotions, les refouler au plus profond de soi. Mais cette fois Antoine a cru déceler sur son visage une certaine inquiétude, une fissure dans l'armure.

Antoine s'est retourné et a aperçu ses parents côte à côte, le regard perdu dans sa direction. Cela lui a noué

la gorge. Ensuite il a traversé les longs couloirs aseptisés de la nouvelle aire de l'aéroport où se succédaient les magasins hors taxe mais aussi hors de prix. Il marchait sans se presser et s'arrêtait pour admirer à travers les gigantesques baies vitrées le spectacle des avions en rotation sur le tarmac. Son regard ne pouvait se détacher des panneaux publicitaires : aventures de Tintin, bière d'Abbaye belge, gaufres de Liège... Les bars où l'on servait du café aux vertus extraordinaires étaient fort fréquentés malgré l'heure matinale. Tout à coup, il entendit son nom. On l'appelait à se présenter d'urgence à la porte d'embarquement. Il abandonna le café qu'il venait à peine de commander. Arrivé tout essoufflé à la porte de l'avion, il avait à peine repris son souffle quand les jeunes hôtesse terminèrent leurs démonstrations *des gestes qui sauvent*. Les passagers les suivaient d'un œil distrait tout en tapotant sur les écrans de leurs téléphones portables.

\*

À Madrid, correspondance. Le nouvel avion était plus imposant. L'équipe d'hôtesse aux visages juvéniles a cédé la place à une équipe plus chevronnée.

Avant de boucler sa ceinture de sécurité, il a récupéré sa veste rangée dans le caisson à bagages, espérant faire barrage à l'air conditionné qui risquait de lui donner un rhume. Il s'est installé pour une longue journée dans les airs et a fini par s'endormir. Aux heures de repas, à chaque changement de musique ou de film, il se réveillait et planait, à travers le hublot, au-dessus des étendues de mer ou de terre qu'il était incapable de

localiser géographiquement. Il essayait de rester éveillé et de réfléchir à ce qui l'avait poussé à entreprendre un si long voyage. Mais l'état vaseux dans lequel il se trouvait ne lui permettait pas d'organiser ses pensées.

Quand le petit avion qui reliait Santa Cruz à Tarija a chancelé en perforant la première couche de nuages, Antoine a fermé les yeux et s'est accroché à son siège. Les secousses étaient violentes et lui semblaient interminables. Parti de Bruxelles la veille au matin, il effectuait le troisième et dernier vol. Les deux premiers avaient été plutôt calmes, à part quelques secousses qui l'avaient brièvement sorti de son sommeil alors qu'ils survolaient l'Atlantique. Il ne se souvenait pas avoir vécu la même expérience lors de son baptême de l'air, quand il avait quitté le Rwanda pour se rendre en Belgique.

*Nous vous demandons de garder vos ceintures de sécurité attachées jusqu'à la fin des turbulences, merci.* Ces recommandations de l'unique hôtesse à bord n'ont fait qu'exacerber l'angoisse des passagers. À moins d'être complètement inconscient, personne n'aurait osé se détacher tant les secousses étaient fortes. Aucun cliquetis ne s'est fait entendre. Seul le sifflement de l'air conditionné du vieil appareil militaire reconverti en avion de ligne est venu perturber le silence. Certains passagers fermaient les yeux, d'autres les gardaient grand'ouverts. *Nous traversons une nouvelle zone de turbulences,* a répété l'hôtesse. C'est à ce moment que la main de sa voisine, une femme d'âge mûr qui n'arrivait plus à contrôler sa peur, a voulu agripper son fauteuil. Elle a dérapé et a enfoncé ses longs ongles dans la cuisse droite d'Antoine, attrapant au passage tout ce qui se

baladait par là... Manifestement rassurée, elle tenait fermement sa prise. Antoine n'a pas bronché. Lorsque le calme est revenu enfin et que l'hôtesse a autorisé les passagers à détacher leur ceinture, la femme a mis un certain temps avant de relâcher sa pression. Il a ouvert les yeux et glissé un regard gêné vers elle. Elle a remarqué sa gêne. D'un geste habile, elle a passé une main dans sa chevelure d'argent. Du coin de l'œil Antoine a capté dans son geste une maturité et une élégance qui ont achevé de l'intimider. Durant le reste du trajet, il est resté collé au hublot fasciné par des paysages montagneux, tantôt cachés par des nuages d'une blancheur cotonneuse, tantôt couverts de neige aveuglante.

Par moments, l'avion semblait faire du surplace, ne reprenant de l'altitude qu'en fonction du relief montagneux qui se déroulait sous ses ailes. Il croyait voir le lac Titicaca dans chaque lac aperçu. Brusquement, une nouvelle cascade de turbulences a secoué l'avion. Le pilote a annoncé l'atterrissage imminent. Ces dernières minutes ont été les plus pénibles.

\*

À la sortie de l'avion, Antoine a d'abord été happé par une chaleur humide à laquelle il n'était plus habitué. Puis il a été ébloui par la lumière du soleil qui devenait aveuglante lorsqu'elle ricochait sur le tarmac et sur les toits en tôles des maisons autour de l'aéroport. Ensuite il a senti l'odeur de poussière chaude. Pas celle qui s'échappe du bitume de Bruxelles en été, mais l'odeur de la terre rouge de Tongati qui ne s'était jamais effacée de sa mémoire.

Il a suivi la file qui se dirigeait vers l'aérogare. Un douanier quelque peu soupçonneux l'a retenu plus longtemps que les autres voyageurs pour une histoire de lunettes. Celles qu'il portait sur la photo du passeport n'étaient pas de couleur vert pomme comme celles qu'il avait ce jour-là. Après avoir passé ce contrôle, il a balayé le hall du regard à la recherche de son correspondant. Il ignorait presque tout de la personne censée l'accueillir. Seuls leurs noms et prénoms respectifs avaient été mentionnés dans les e-mails échangés. Petit à petit, le hall s'est vidé du public au teint doré qui tranchait avec les visages pâles d'hiver quittés la veille à Bruxelles. Antoine commençait à s'impatienter. Parmi les personnes encore présentes dans l'aérogare se trouvait un homme blanc, d'une quarantaine d'années. L'homme faisait des allées et venues en inspectant du regard chaque arrivant. Il avait interpellé un jeune homme, mais ce n'était pas lui qu'il attendait. Il lui adressa soudain la parole, dans un français teinté d'espagnol.

– Bonjour monsieur, ne seriez-vous pas Antoine ?

– Si, je suis Antoine Mugenzi. Je m'excuse, j'aurais dû mentionner dans mes mails que je suis noir.

– Ce n'est rien, je ne vous avais pas signalé la couleur de ma peau non plus ! On a quand même fini par se trouver, c'est le plus important. Je me présente, je suis Arcangel Salgado. Je propose qu'on se tutoie de suite, ce sera mieux pour la conversation.

– Ça me va, dit Antoine.

\*

À peine installé sur le siège du 4 × 4 japonais, Arcangel se mit à raconter ses souvenirs de Bruxelles : les bonnes bières, les gaufres, les frites... Il avait rendu visite à son grand-frère quand il était en poste à l'ambassade de Bolivie. Antoine aurait préféré qu'il commence par lui parler de sa propre ville plutôt que de lui décrire Bruxelles. En route, ils ont traversé une zone relativement sauvage au sol tapissé d'une végétation brûlée par la chaleur de l'été. Lorsqu'ils sont arrivés dans l'avenue America, les alentours étaient plus verdoyants, entretenus par un arrosage régulier. L'avenue était bordée de chênes lièges, d'eucalyptus, de palmiers, de flamboyants bleus, d'érythrines... De part et d'autre de la route principale qui menait au centre-ville, des petites échoppes côtoyaient des constructions à étages et des villas. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de l'agglomération, la poussière soulevée par le vent se chargeait de gaz d'échappement, comme dans toutes les villes du monde.

Délaissant les chariots publicitaires vert vif qui vantent les bienfaits d'une eau minérale, Antoine voit les enfants fondre sur lui tel un essaim d'abeilles. Certains tiennent d'une main leur short ou leur pantalon trop larges, d'autres, pour tromper la chaleur étouffante de l'après-midi, exhibent leurs maigres torses. Sont-ils de petits mendiants? Le premier réflexe d'Antoine est de leur distribuer les pièces de *bolivianos* qu'on lui a rendues à l'aéroport lorsqu'il a payé son visa d'entrée. Il voit chacun d'eux, arrivé à sa hauteur, pincer le bras de son voisin avec ses petits doigts recouverts d'un enduit noir, puis repartir en sautillant et en répétant *el negrito de la buena suerte*. Il ne voit pas en quoi il peut porter chance à ces enfants qui n'ont même pas daigné prendre sa monnaie.

Il a vécu quelque chose comme ça autrefois. Il venait alors d'arriver en Belgique depuis Tongati, sa colline natale du Rwanda. Il avait sept ans et fréquentait l'école primaire. Tous ses camarades se bousculaient pour le toucher. Il ne comprenait pas ce que sa peau avait de si attirant. Au début cela l'enchantait d'être au centre de l'attention. Puis cela avait fini par l'agacer. Mais il a continué à répondre volontiers aux questions : *Comment vit-on chez vous? Vous mangez comme nous?...* Il racontait aux élèves agglutinés autour de lui sa vie sur la colline de Tongati : les vaches qu'il fallait mener paître, les fruits à portée de main, les veillées animées par les

contes des anciens... Puis petit à petit, n'ayant plus d'autre modèle, il s'était fondu dans le moule de ses petits camarades. Il en était arrivé à oublier la couleur de sa peau, preuve indélébile de son origine africaine.

Antoine interroge Arcangel Hidalgo à ses côtés :

– Qui sont ces enfants ?

– Des petits cireurs de chaussures.

– À quoi jouent-ils ?

– C'est une coutume répandue ici quand on rencontre une personne *Afro*.

– Étrange coutume...

– Les gens pensent que les Noirs portent chance.

– C'est la première fois qu'on m'attribue ce don. Si seulement ça pouvait être vrai !

Antoine aimerait en savoir plus, mais Arcangel semble pressé ou alors il n'a pas envie de répondre aux questions. Sans plus attendre il l'entraîne vers la place. Pour la traverser, ils empruntent des allées couvertes de mosaïques agrémentées de parterres de roses multicolores qui convergent vers une imposante statue. Luis de Fuentes y Vargas, le fondateur de la ville, trône majestueusement sur un piédestal en pierres blanches. Son bras droit tendu tient une épée dirigée vers l'ennemi. Des promeneurs viennent se rafraîchir à une fontaine située un peu à l'écart. Il fait si chaud !

Avant de regagner l'hôtel, ils s'arrêtent à la terrasse du restaurant *Le Félin* situé à l'extrémité de la place et commandent deux cafés.

Arcangel reçoit un coup de fil et s'éloigne un instant pour répondre. En buvant son café, Antoine regarde les gens déambuler en causant. D'autres se hâtent avec

des chariots remplis de marchandises. Des voitures klaxonnent au milieu des pigeons. Différentes musiques émanent des maisons aux fenêtres ouvertes ou des voitures qui circulent sur la place. Arcangel s'éternise au téléphone. Il accompagne son discours de gestes exubérants et hausse le ton. Quand il raccroche enfin, il avale d'un trait son café refroidi. En se dirigeant vers l'hôtel *Los Amigos* où une chambre a été réservée pour Antoine, Arcangel lui explique :

– Je suis désolé, je n'ai pas eu le temps de t'avertir. Ton appartement n'est pas tout à fait prêt. Il reste quelques aménagements à terminer. C'est l'affaire de quelques jours. Ensuite tu pourras investir ton palais, ajoute-t-il d'un ton ironique. En attendant, tu vas loger ici, tu seras bien traité, je connais le patron.

\*

De la fenêtre de sa chambre située au quatrième étage, Antoine a vue sur la ville. Les toits sont couverts de tuiles rouges ou de tôles ondulées. À l'arrière des bâtiments, la disparité des parcelles plus ou moins entretenues et entourées de clôtures en briques cuites donne l'impression d'une ville en chantier. Des chiens et des chats jouent à cache-cache au milieu d'enfants dont les rires se mêlent aux aboiements. En cette fin d'après-midi, les montagnes aux sommets pointus qui entourent la ville tournent petit à petit le dos au soleil. Naît alors dans leurs sinuosités un jeu d'ombres et de lumière ponctué par quelques nuages blancs qui se détachent du ciel bleu.

Arcangel propose à Antoine d'aller dîner au marché central situé sur les hauteurs de la ville. Ils garent la voiture dans une rue calme et partent à pied pour éviter les embouteillages permanents du centre. Les feux de signalisation n'attirent l'attention de personne. Les nombreuses voitures, dont une majorité de minibus surchargés de passagers, grillent la politesse aux piétons à coups de klaxons. Et gare aux distraits, les freins semblent ne pas fonctionner dans ce secteur.

Sur le marché les gens se bousculent dans les allées étroites. La majorité des femmes est coiffée de tresses symétriques plus ou moins longues qui entourent leur visage doré. Vêtues de jupes multicolores superposées selon la coutume ou au contraire de jeans bien ajustés, elles sont les maîtresses du lieu. À la suite d'Arcangel, Antoine se faufile dans la foule, heurtant au passage quelques clients. Ils arrivent à un petit restaurant aux murs défraîchis qui s'ouvre à l'arrière du marché sur une rue étroite. La tenancière a une démarche si assurée qu'Antoine a du mal à croire Arcangel lorsqu'il lui dit son âge : quatre-vingt-huit ans ! Ses nombreuses rides sont la seule concession qu'elle a faite au temps et lui donnent un regard familier. Arcangel l'appelle *la casera*. Il fait une chaleur étouffante à l'intérieur en raison du toit de tôles surchauffées par le soleil. Elle les installe sur une terrasse extérieure si étriquée que les pieds des tables mordent sur la rue.

– Que souhaite manger notre ami ? demande *la casera*.

– Je te conseille de goûter les *empanadas*, dit Arcangel. C'est la spécialité d'ici et *la casera* les réussit à merveille.

Elle leur offre en apéritif un verre de *Singani*, boisson alcoolisée distillée dans la région de Tarija.

– Il n'y a rien de mieux pour apprécier les mets épicés, affirme Arcangel. C'est une boisson légère, tu verras.

À la première gorgée, Antoine comprend qu'il a été dupé. Mais il ne veut rien laisser paraître. Chez lui, l'alcool était banni car ses parents étaient protestants. Mais cela ne l'empêchait pas d'en boire, parfois sans modération, lors de sorties avec ses copains. À la troisième gorgée il commence à apprécier le breuvage. Au fur et à mesure que le jour décline, le paysage alentour se teinte de couleurs flamboyantes. À la fin du repas, la conversation se prolonge avec Rafael, un ami d'enfance d'Arcangel qui les a rejoints entre temps.

– Qu'est-ce qui t'a attiré en Bolivie? demande Rafael.

– J'avais besoin de faire une pause. Mon travail d'infirmier est très prenant.

– Mais pourquoi notre pays en particulier? insiste-t-il.

– C'est sur les conseils d'une amie qui a travaillé à l'hôpital de San Lorenzo pendant un an. Elle m'a mis en contact avec le directeur qui a accepté de m'accueillir en tant que bénévole pendant six mois. Mais c'est aussi parce que depuis que je suis enfant, je m'intéresse à l'histoire des Africains déportés par les Espagnols pour les faire travailler dans la mine de Potosí.

Ça a commencé par une leçon sur l'esclavage à l'école primaire. Ensuite j'allais emprunter des livres à la bibliothèque sur le sujet. J'ai aussi regardé beaucoup de reportages à la télévision qui m'ont donné envie de découvrir votre pays.

– C'est vrai que la mine de Potosí est une visite incontournable.

– Pour moi c'est plus que du tourisme. J'ai envie de mieux connaître cette histoire.

– Tu as dit que tu voulais faire une pause, mais ici aussi tu vas continuer d'exercer ton métier en soignant les malades!

– Je viens à l'hôpital de San Lorenzo pour comprendre comment on arrive à soigner les gens avec si peu de moyens.

– Je parie que tu vas tellement te plaire ici que tu ne voudras plus repartir! dit Arcangel.

– Pourquoi pas. J'ai pris un congé de six mois, pour la suite on verra.

Il se fait tard et Arcangel a une vingtaine de kilomètres de route à faire jusqu'au village de San Lorenzo où il habite avec sa femme et leurs deux enfants. Il quitte ses deux amis et demande à Rafael de prendre soin d'Antoine.

– Je t'accompagnerai jusqu'à ton hôtel, Antonio, dit Rafael. Mais à condition que tu acceptes de prendre un dernier verre avec moi.

– Allons pour un dernier, dit Antoine.

Il se laisse entraîner par l'élan de son nouvel ami et ils vident plusieurs verres de *chufly*, mélange de Singani et de limonade.

La nuit est noire quand ils quittent le marché central. À peine dans la rue, Rafael propose à Antoine de lui faire découvrir un endroit sympathique.

– Je n'ai plus envie de boire, dit Antoine.

– Qui t'a parlé de boire? Je voudrais simplement te faire découvrir le quartier où bat le cœur de la ville. C'est un karaoké qui s'appelle *Les Anges de la nuit*. On s'y amuse bien, tu ne seras pas déçu.

Tenté par cette proposition, Antoine oublie sa fatigue. Il se dit que c'est aussi pour ce genre d'expérience qu'il a fait ce long voyage. Il aime la musique et le quartier est à deux pas du marché.

À l'intérieur du bar, les paroles des chansons défilent sur des écrans placés au-dessus de la scène. Les gens se lèvent pour chanter, les hommes invitent les femmes à danser sur les rythmes latino-américains ou anglo-saxons. Pour cette première, Antoine préfère écouter les autres chanter et les regarder danser. Il attend la fin de *Could you be loved* de Bob Marley et se décide à partir.

– Je te raccompagne alors, dit Rafael.

– Non, ça va aller, je suis le roi de l'orientation. Je retrouverai le chemin de l'hôtel tout seul.

– Tu n'as rien à craindre, notre ville est l'une des plus sûres de Bolivie.

Pour prendre ses repères, Antoine revient sur ses pas et emprunte la rue qui longe le marché. Bizarrement, il lui semble que la pente est plus raide que dans son souvenir, mais il continue. Au bout d'un moment, ne voyant rien qui peut lui rappeler l'itinéraire qu'il a pris avec Arcangel, il tourne à gauche. Il aurait aussi bien pu aller à droite. Il se retrouve dans une ruelle à peine